



ons stad

Nr 31 1989



2 Le Boulevard Royal et son passé récent

4 Stater Chronik



7 Gasperich: Ein historisches Viertel am Südwestrand der Stadt

Bis vor wenigen Jahrzehnten gehörte die Ortschaft Gasperich noch zur Pfarrei Hollerich. Die erste Erwähnung des Ortsnamens geschieht im Jahre 1083. Doch schon viele Jahrhunderte vorher war der Gaspericher Boden besiedelt. Eine historische Dokumentation von John J. Müller.



12 Tiersyl Gasperich: Hundeelend, Katzenjammer

Die nationale Tierschutzliga ist nicht reich. Sie zählt zwar rund 8.000 Mitglieder, aber der Jahresbeitrag beträgt nur 150 Franken. Da ist man auf Privatspenden und Subsidien von Staat und Gemeinden angewiesen, um die laufenden Kosten des Asyls zu bestreiten. Eine Reportage von René Clesse.

16

No drëssseg Joer
Eng Geschicht vun Déieren a
Mënschen vum Josy Braun.

I-XII

pages intercalées
Di giel Säiten
Informations sociales,
administratives et d'intérêt
général
avec un dossier spécial
„L'Espagne et l'Europe“
par Henri Neyen et Marie-Jo
Lanners.



17 Arbeitsplatz Gasperich

Der Bau der Eisenbahn (1859) und die Schleifung der Festung (1867) trieb die Urbanisierung der Stadt voran und öffnete den Markt für handwerkliche und sonstige wirtschaftliche Betriebe, die sich vermehrt in den Vororten niederließen. Ein Streifzug durch die historische Entwicklung der wirtschaftlichen Tätigkeiten einer Ortschaft. Von Raymond Dhur.



22 La „Sauerwiss“ à Gasperich: Dans l'attente d'une urbanisation

A l'intérieur même de la localité de Gasperich, un vaste ensemble de terrains – près de 11 hectares –, attend son urbanisation. D'après une documentation de Christine Scheiblaue.

24 Junge Pfarrei in altem Pfarrbezirk

Obwohl in kirchenrechtlicher Hinsicht als Kapelle errichtet, war das von Architekt Jean Mackel konzipierte Bauwerk von Anfang an auf Monumentalität sowohl im Ortschaftsbild als auch im Raumerlebnis ausgerichtet. Ein Überblick über die Gaspericher Pfarrgeschichte von Michel Schmitt.

26 Nouvelles d'antan

Une chronique nostalgique de
Guy May.

27

**Was bedeuten die
Straßennamen der Stadt?**
Eine Serie von Evy Friedrich
und Henri Beck.

28

**Satire:
Batty in der Kochkäse-
Ausstellung**
Das neueste Abenteuer der Familie Zimmer-Kummer, von Jacques Drescher.

30

Stater Chronik
Nouveau Théâtre: Ad multos
annos
Abschied von der Frau am Klavier

32

**Rétrospective des
expositions à la Villa Vauban**
par Danièle Wagener

33

**Trésors du Musée
J.-P. Pescatore**
par Georgette Bisdorff



Ons Stad Nr 31 - juillet 1989

Périodique édité par
l'administration communale
de la Ville de Luxembourg
paraissant 3 fois par an

Tirage: 40.000 exemplaires
Distribution gratuite
à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg

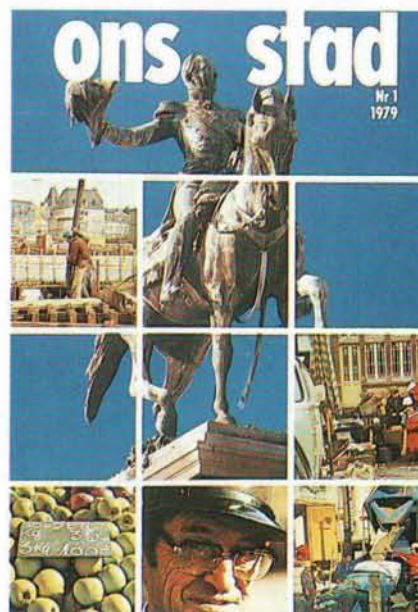
Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder,
Jochen Herling, Photothèque de la Ville de
Luxembourg (Batty Fischer, Edouard Kutter,
Théo Mey, François Buny,
Jean-Pierre Fiedler).
Dessins: Moritz Ney, Pit Weyer,
Andreas Wagner
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition:
Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses de
l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

10 Jahre *Ons Stad*

Ende Juni 1979, vor genau zehn Jahren, fanden sämtliche Haushalte unserer Hauptstadt in ihrem Briefkasten die Nummer 1 des Luxemburger Stadtmagazins *Ons Stad*. Obwohl die Zeitschrift gut bei den Lesern ankam, mochte eigentlich niemand so recht daran glauben, daß sie über wenige Nummern hinausgelangen würde.

Mal wurde von „farbenprächtiger Schöffenspropaganda“ gesprochen, mal der Vorwurf erhoben, diese Glanzpapier-Illustrierte koste den Steuerzahler zuviel Geld.

Derartige Kritiken sind längst verstummt. *Ons Stad* ist mit den Jahren zu einer aus unserer Hauptstadt kaum noch wegzudenkenden Publikation der Luxemburgert Stadtverwaltung geworden, und die vielen mündlichen und schriftlichen Echos, die wir von Nummer zu Nummer erhalten, bestätigen uns, daß wir mit unserem redaktionellen Konzept richtig liegen.



Nach der Drucklegung der Nr 1, v.l.n.r.: Die ehemalige Bürgermeisterin Colette Flesch mit Henri Beck und Fred Junck.

Diesem Konzept – strikte politische Neutralität, aber ein Maximum an gut recherchierter Information für den Leser – wollen wir auch in Zukunft treu bleiben. So wird man in unserer Zeitschrift, die übrigens ausschließlich von freien Mitarbeitern gestaltet und geschrieben wird, auch weiterhin Dokumentationen in Text und Bild über die verschiedenen Stadtviertel finden – in dieser Nummer stellen wir das Viertel Gasperich vor –, und wir werden auch in den nächsten Jahren, wenn die Aktualität es verlangt, ausführlich über verkehrs- und gesellschaftspolitische Fragen, über urbanistische, architektonische oder kulturelle Themen informieren.

Viele Leser bewahren *Ons Stad* sorgfältig auf und lassen die einzelnen Hefte später binden. So entsteht mit den Jahren ein wertvolles Nachschlagewerk, eine lebendige und interessante Chronik unserer Hauptstadt, in der man immer wieder gerne liest oder anhand der Fotos das Gestrern mit dem Heute vergleichen kann.

Wir möchten an dieser Stelle allen, die in den vergangenen zehn Jahren bei *Ons Stad* mitgearbeitet haben – also den Autoren, Fotografen, Grafikern, Übersetzern und Druckereiangestellten –, ein herzliches Dankeschön aussprechen. Und wir hoffen auch weiterhin auf eine gute Zusammenarbeit.

r.cl.



LE BOULEVARD ROYAL

et son passé récent

L'ancienne Villa Bohler dans les années cinquante.



Au courant des dernières années, différentes expositions de photos avaient eu lieu à l'Hôtel de Ville avec le sujet „La Ville et son passé récent”. Cette initiative sera continuée par une série de photos représentant le boulevard Royal et opposant aux constructions modernes qui bordent actuellement cette artère celles qui avaient fait le charme du début des années cinquante.

L'exposition sera ouverte jusqu'au 30 septembre 1989 du lundi au vendredi de 8 à 12 et de 14 à 18.40 heures ainsi que le samedi de 9 à 12.30 heures.



Le 29 juillet 1971, l'ancien immeuble de la „Société Générale Alsacienne de Banque” fut démoli pour y construire un nouveau siège de la Banque Internationale.



En 1975, les vieux immeubles de l'Hôtel Brasseur et du Café de la Paix cédèrent la place au bâtiment-tour de la Kredietbank.



L'ancien „Vollekshaus” au coin Boulevard Royal - avenue de l'Arsenal disparu en 1973.



„DE L'ETAT A LA NATION"

L'exposition

Un Etat luxembourgeois est né, sur le papier en 1815 au Congrès de Vienne, en réalité en 1839 au Congrès de Londres. De par sa conception il est une création des puissances européennes. Il appartenait aux Luxembourgeois d'en faire quelque chose de viable et d'attachant. Ils ont réussi au fil du temps à créer, à l'intérieur de cet Etat, une communauté qui porte les caractéristiques essentielles de la nation: volonté de vivre en commun, solidarité, disponibilité à consentir des sacrifices pour la survie de la communauté, conscience historique qui se manifeste à travers une mémoire collective.

L'exposition ne débute pourtant pas avec les dates de 1815 et de 1839. Un quart de la surface est consacré aux époques qui précèdent. C'est tout simplement parce que l'aventure de la Communauté luxembourgeoise a commencé bien plus tôt. C'est pourquoi une 1^{re} section, intitulée le soubassement, montre l'espace Meuse-Moselle dans lequel le futur Luxembourg trouvera sa place ainsi que la population qui s'y établit. La 2^e section parle de l'organisation politique et culturelle de cet espace. Les sections 3 et 6 sont consacrées plus directement au grand thème de l'exposition.

L'exposition ne vise pas à donner un aperçu complet de l'histoire luxembourgeoise. Un fil rouge la traverse de bout en bout: comment les Luxembourgeois en sont arrivés à cette communauté, „dat Land fit dat mir géif heinidden alles woen".



Une large place est accordée aux problèmes d'aujourd'hui parce que les organisateurs ont eu le souci de relier le passé au présent pour montrer la dimension historique de l'époque que nous vivons. Ils sont allés plus loin en esquisant des perspectives d'avenir. Les habitants du Luxembourg, Luxembourgeois et étrangers, doivent faire face ensemble à une série de défis. La leçon du passé est plutôt un encouragement pour l'avenir.

Une magnifique diorama-show donne, à la fin de l'exposition, une vue dynamique du Luxembourg. C'est un peu la vision du pays tel qu'on souhaiterait qu'il fût.

L'exposition plaît beaucoup aux visiteurs. L'architecte avec ses collaborateurs a bien réussi la mise en scène, notamment la reconstitution du „Knuedler". La diorama-show est enthousiasmante. Aussi beaucoup de visiteurs reviennent-ils une deuxième, voire une troisième fois.

L'exposition reste ouverte jusqu'au 20 août 1989.

Gilbert Trausch





150 Jahre Unabhängigkeit: Freude, schöner Götterfunken...

Die Luxemburger Stadtverwaltung feierte den 150. Geburtstag unserer nationalen Unabhängigkeit mit Beethovens neunter Sinfonie. Am vergangenen 26. April waren Angehörige sämtlicher Bevölkerungsschichten ins Neue Theater geladen worden, wo sie zusammen mit den Vertretern von Staat und Gemeinden den gewaltigen Klängen eines der berühmtesten sinfonischen Werke der Musikgeschichte lauschen konnten. Mit der neunten Sinfonie gelang Beethoven die perfekte Verbindung des reinen Instrumentalwerkes mit den Chorgesängen aus Schillers „Ode an die Freude“. Das RTL-Orchester und der *BBC Symphony Chorus* spielten und sangen unter der Leitung von Leopold Hager.



Remise du drapeau européen par Lord Plumb

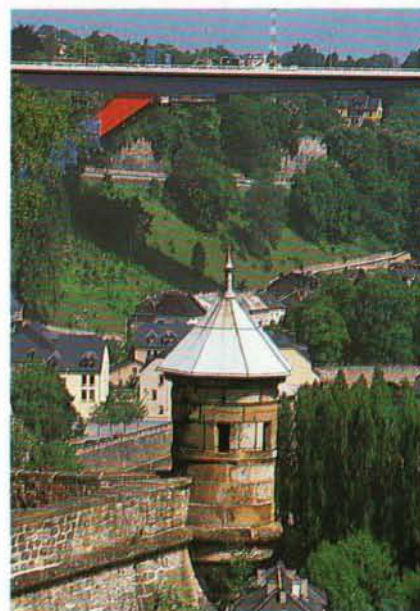


Dans la soirée du 13 avril, le Président du Parlement européen, Lord Plumb, s'était rendu à l'Hôtel de Ville pour la remise officielle du drapeau européen à la Ville de Luxembourg et aux communes du pays.

Dans son allocution le Président Plumb a souligné la vocation européenne de la Ville de Luxembourg qui dès 1952 a offert son hospitalité aux toutes jeunes institutions de la CEE.

De son côté Madame Lydie Wurth-Polfer a notamment tenu à relever la double signification de ce geste: reconnaissance du rôle joué par le Luxembourg et encouragement à aller de l'avant.

„Nous voulons voir dans notre geste d'aujourd'hui un engagement quant à la valeur et au respect des engagements pris. Ainsi ce sera pour nous un encouragement salutaire à un moment où des questions sont posées et des craintes exprimées: qu'elles soient en rapport avec le siège des institutions ou en rapport avec la réalisation du grand marché intérieur.“



Im Rahmen umfangreicher Renovierungsarbeiten erhält der „Pont Grande-Duchesse Charlotte“, im Volksmund „d'Rout Bréck“, auch seine ursprüngliche, leuchtend rote Farbe zurück.

GASPERICH

ein historisches Viertel
am Südwestrand der Stadt



Bekannte Forscher, wie Professor Josy Meyers und Professor Joseph Hess leiten den Ortsnamen von dem alten Wort für Kuckuck, nämlich *Gauch* ab. Der zweite Wortteil *-perich* bedeutet natürlich Berg. Mithin würde es sich um einen Kuckucksberg handeln. Doch der spaßige Vogel hat bei der Namensgebung nicht Patenschaft gestanden. Der Ortsname Gasperich hat allem Anschein nach einen weit prosaischen Ursprung: sumpfige Anhöhe. Diese Deutung entspricht jedenfalls den geologischen und topographischen Gegebenheiten.

Bis vor wenigen Jahrzehnten gehörte die Ortschaft Gasperich noch zur Pfarrei

Hollerich. In der Nähe der Pfarrkirche von Hollerich war bis um 1920 an einem Felsen ein Steinrelief zu sehen, das die sogenannten „Siebenschläfer“ darstellte. Diese „Volksheiligen“ wurden gegen die Schlaflosigkeit der Kinder angerufen. Sie hießen im Volksmunde „dei Gaasprecher Helleg“. Der Stein selbst wurde „Sieweschléifersteen“ genannt.

Die erste Erwähnung des Ortsnamens Gasperich geschieht im Jahre 1083. Doch lange schon vor 1083 war unser Boden besiedelt, und das nicht nur zur Römerzeit. Das erste bekannte Auftreten von Menschen auf unserer Gemarkung reicht zurück bis in das Paläolithikum oder Altsteinzeit. Ein Faust-



5 MULLENWEG - Rue du Moulin



keil, der auf einem Feld bei der heutigen Ortschaft gefunden wurde, zeugt davon. Die Menschen dieser frühhistorischen Epoche führten in kleinen Horden ein Wanderleben, dem Wechsel des Wildes folgend. Vor zirka 6.000 Jahren fand auch bei uns eine große Umwälzung statt. Der Mensch wurde sesshaft, betrieb Ackerbau und Viehzucht. Auch wurde die Töpfereikunst erfunden. Mittelsteinzeit oder Mesolithikum und Jungsteinzeit oder Neolithikum lieferten um Gasperich herum steinerne Zeugnisse von menschlichem Aufenthalt. Bronze- und Eisenzeit sind ebenso vertreten. Es sei in diesem Zusammenhang hervorgehoben, daß durch die Luftbildarchäologie ein Bauernhof aus spätkeltischer Zeit nachgewiesen wurde. Dieses Anwesen lag in der Nähe des heutigen Tierasyls.

Es ist auch keineswegs verwunderlich, daß der Gaspericher Bann zur Römerzeit mit Bauernhöfen, den sogenannten Villen, übersät war. Gallo-römische Bauspuren befinden sich auf dem Stadtgebiet unter anderem auch in Hamm, in Bonneweg und auf dem Rhamplateau. Und vergessen wir den römischen Wachturm auf dem Fisch-

markt nicht. Das reiche Vorkommen von römischerzeitlichen Bauspuren ist nicht verwunderlich, denn die Römerherrschaft dauerte ja bekanntlich ein halbes Jahrtausend. Und nun zu einem Steckpferd der Lokalforscher: die Römerwege. Gasperich kann deren gleich zwei vorzeigen. Zuerst der sogenannte „Stengesche Wee“ (heute rue Raiffeisen), der die Fernstraße Arlon-Trier mit der gallo-römischen Siedlung auf dem Dalheimer Plateau verband. Womöglich ist dieser Weg sogar vorrömisch. Der „Stengesche Wee“ ist anscheinend nicht identisch mit einem Römerweg, den der Vater der luxemburgischen Archäologie, der Jesuitenpater Alexander Wiltheim, im 17. Jahrhundert noch sah. Dieser Weg kam von Merl her, folgte dem Verlauf der heutigen Gaspericher Straße und verlief sich in Richtung des Bonneweger Bannes.

Wenn wir jetzt eine Zwischenbilanz ziehen, so stellen wir fest, daß in punkto Vor- und Frühgeschichte sowie Römerzeit Gasperich keineswegs Auffälligkeiten zeigt.

Betreffend Völkerwanderungszeit und Frühmittelalter ist für Gasperich überhaupt nichts bekannt. Gasperich tritt erst ins Ram-

penlicht der Geschichte in der Gründungs-urkunde vom 6. Juli 1083 der Altmünsterabtei am Fuße des Bockfelsens. Graf Konrad I. von Luxemburg bekennt in diesem Dokument, daß er, wenn auch spät, von der Gnade Gottes gerührt, zu Ehren der Apostelfürsten Peter und Paul ein Kloster zu erbauen sich anschicke, und daß er es mit einem Teil seiner Güter ausstatten wolle. Unter anderem bekommt das gegründete Benediktinerkloster Ländereien zu Gasperich, auf dem „mons Cuconis“. Allem Anschein nach handelt es sich hier nicht um einen Bauernhof, sondern um Liegenschaften. Diese werden bewirtschaftet von Luzo (heute würde man sagen: Ludwig) und dessen Brüdern. Luzo ist mithin der erste namentlich bekannte Gaspericher.

Dann wird es still um Gasperich. Fest steht, daß bald nach dieser ersten Erwähnung im Jahre 1083 zu Gasperich ein regelrechtes Hofwesen entsteht. Am 4. Dezember 1324 wird Arnold von der Fels Lehns- mann des Grafen von Bar. Mit der Einwilligung des Grafen von Luxemburg weist er seinem Lehnsherrn die Hälfte seines Hofes zu Gasperich an. Zu diesem Hof gehören u.a.



Einweihung des
„Monument aux Morts“
am 10. Juni 1956



Liegenschaften zu Gasperich, Cessingen und Merl. Am 23. Mai 1325 macht Johann der Jüngere von Fels, Sohn des vorerwähnten Arnold, eine Anleihe bei dem Stadtluxemburger Bürger Petermann vom Neumarkt. Außer Geld zahlt er jährlich das drittbeste Schwein seines Hofgutes zu Gasperich und Cessingen. Durch Schenkungen, Verpfändungen, Rentenübertragungen usw. werden im Mittelalter die Besitzverhältnisse äußerst verworren. Erwähnen wir noch, daß am 4. Juni 1433 das Heilig-Geist-Kloster, das um 1230 auf einem im Petrußtal vorspringenden Felsplateau zu Ehren der Heiligen Maria-Magdalena entstanden war, für 160 Goldgulden den gesamten Hof von Gasperich erwirbt. Die Übergabe mit sämtlichen herrschaftlichen Renten geschieht vor dem Rittergericht zu Luxemburg. Johann Schalop besiegelt die Urkunde als Probst von Luxemburg. Dieser Johann Schalop ist bekannt dadurch, daß er am 22. November 1442 bei dem Überfall der Burgunder auf die Stadt Gegenwehr leistete und deshalb erschlagen wurde.

Hier sei eingeflochten, daß um das Jahr 1297 ein Gaspericher es zum Schöffen der Stadt Luxemburg gebracht hatte. In diesem Jahr wird nämlich ein „Waltier de Goy-sperch, eschevin de Lucemburch“ erwähnt.

Die Einwohner von Gasperich wurden im Laufe der Zeiten, ob sie es wollten oder nicht, mit in den Sog der großen und kleinen Geschehnisse hineingezogen. So haben die 1478 zwischen Frankreich und den burgundischen Niederlanden ausgebrochenen Feindseligkeiten auch ihre Auswirkungen auf Luxemburg. Es geht das Gerücht um, daß ein Teil der von den neuen burgundischen Herren ausgebooteten Ritterschaft die Stadt Luxemburg in ihre Gewalt bringen wolle.

So hat ein auswärtiger Burgherr den Hof zu Hollerich in Brand gesteckt und gedroht, einen „hoff uff Gaussburch“ zu brandschatzen.

Den Steuerrollen verdanken wir die ersten Angaben über die Bevölkerungszahl von Gasperich. Im 16. Jahrhundert begreift die Ortschaft 3-4 Höfe. Genauer gesagt, sind es im Jahre 1528 3 Feuerstätten. 1561 begreift Gasperich auch schon 3 bewohnte Höfe und 1 „pfleglosen“ (d.h. verlassenen)

Hof. Das folgende Jahrhundert erlebt den schrecklichen Dreißigjährigen Krieg (1618-1648) mit den Exaktionen der Soldateska und der Pest. Das Land verliert zwei Drittel seiner Bevölkerung. Nach Friedensschluß befindet sich das Herzogtum in einer katastrophalen wirtschaftlichen und politischen Lage. Das 1656 auf Anweisung des Provinzialrates in Luxemburg verfaßte Feuerstättenverzeichnis zeigt sehr eindringlich, wie sehr dieser Krieg die Bevölkerung dezimiert hat. So ist z.B. in Beggen die Zahl der steuerpflichtigen Familien von 10 auf 5 zurückgegangen, Hollerich zählt nur mehr 1 Außenbürger der Stadt, anstatt 4 vor dem Kriege. Gasperich ist sogar ganz ausgestorben. Doch der Ort wird sich in den folgenden Jahrzehnten erholen und wieder bewohnt werden.

Aber schon 1681 werden auch die Gaspericher Bauern wieder in den Strudel der Geschichte hineingezogen. Die Reunionskammer von Metz hat nämlich den großen Teil des luxemburgischen Gebietes mit Ausnahme der Hauptstadt zum französischen Territorium erklärt. Die Franzosen besetzen nach und nach den Luxemburger Boden. Eine große Anzahl von Ortschaften, darunter Gasperich, ist am 22. September desselben Jahres „zerstört, beraubt, ausgeplündert, alles Vieh biss auf das geringste hinweggenommen, die Einwohner übel tractirt, ihre eingesäte Früchten unbeackert und die arme Leuthe mit Weib und Kind ins Elend verjagt worden“.

Im Jahre 1684 wird die Stadt Luxemburg von den Truppen des Sonnenkönigs Ludwig XIV. belagert und auch eingenommen. Vor der Blockade waren die Glocken aus der Pfarrei Hollerich, zu der bekanntlich ja auch Gasperich zählte, in die Stadt in Sicherheit gebracht worden. Aber dem damaligen Kriebsrecht zufolge verfielen sie dem französischen Eroberer. Zur Einlösung „ihrer grossen in diser statt im Stathaus stehender klokken“ machen nun die Pfarleute von Bonneweg, Hollerich, Merl, Cessingen und Gasperich eine Anleihe von 47 Reichstalern.

Die folgende, österreichische Periode war nicht unbedingt, wie es angenommen wird, ein goldenes Zeitalter. So mußten doch 1770, „bei diesen gottgeklagten, betrübten und teuern Zeiten“, die Einwoh-

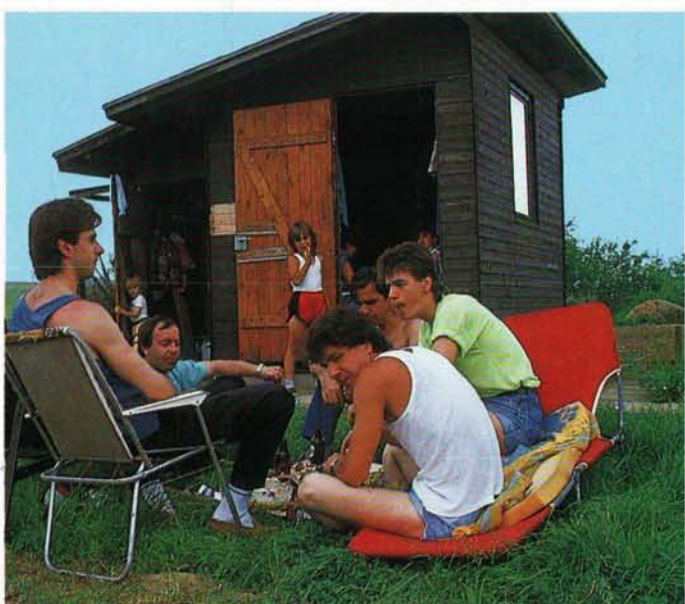
ner von verschiedenen Ortschaften, darunter Gasperich, in der Stadt Mehl borgen.

Das Jahr 1794 kennt eine weitere Belagerung der Stadt Luxemburg. Im November ist der Blockadering um die Stadt fest geschlossen. Die Franzosen lagern in Hamm, Gasperich, Cessingen, Merl, Rollingergrund, Limpertsberg, Eich und Dommeldingen. Am 30. November wird Gasperich in Brand gesteckt. Was zu Gasperich dem Feuer entronnen war, erleidet am 13. Dezember dasselbe Schicksal. Nach der Einnahme der Festung am 5. Juni 1795 kommt unser Land zum zweiten Mal unter französische Herrschaft (1795-1816). Luxemburg wird zum Wälderdepartement und erhält eine Einteilung in Arrondissements, Kantone, Agenzen (die späteren Gemeinden) und Gemeinden (nachher die Gemeindesektionen).

Die Agence Hollerich begreift die Ortschaften Hollerich, Gasperich, Bonneweg und Cessingen. An der Spitze einer Agence steht, falls die Agence weniger als 5.000 Einwohner hat, der *Agent municipal*, der später *Maire* oder Bürgermeister genannt wird. Der erste *Agent municipal* von Hollerich wird ein Gaspericher, Jakob Joris. Die Gemeinde Hollerich wird sich in unserem Jahrhundert sogar zur Doppelstadt Hollerich-Bonneweg mausern. 1919 erhält die Gemeinde den Stadttitel. Aber schon wird sie durch Gesetz vom 26. März 1920 der Stadt Luxemburg einverleibt.

In der Zwischenzeit ist die Bevölkerung von Gasperich unaufhaltsam gewachsen. Die erste Volkszählung, die diesen Namen verdient, ist diejenige vom 30. Januar 1806. Gasperich zählt 18 Häuser mit 98 Einwohnern. Die ganze Gemeinde Hollerich zählt 773 Einwohner. Im Jahre 1865 zählt Gasperich, zusammen mit Kockelscheuer, 39 Haushalte mit 300 Einwohnern. 1919 wird die Nationale Gesellschaft für den Bau billiger Wohnungen gegründet. Sie beginnt sogleich zu Gasperich mit dem Bau einer Anzahl von Einfamilienhäusern, die den Ausgangspunkt der sogenannten „Gaspericher Kolonie“ bilden. Zu den Bauern, Tagelöhnern und einigen Steinmetzen gesellen sich nun auch Eisenbahner. So kommt es auch, daß im Jahre 1935 Gasperich, zusammen mit dem „Millewee“, eine Einwohnerzahl von 1.236 Personen begreift. 1970 sind





es schon 2.714 Einwohner. Die Volkszählung vom 7. Oktober 1986 ergibt für Gasperich 2.239 Luxemburger und 1.145 Ausländer. Der Anteil der Nicht-Luxemburger beträgt mithin 33,84%.

Der zweite Weltkrieg hat auch unter der Gaspericher Bevölkerung seinen Tribut gefordert. Verschiedene schwere Bombenangriffe im Mai und im August 1944 auf den Rangierbahnhof Zwickau und auf die Gleisanlagen des Hauptbahnhofes verursachten zahlreiche Opfer unter der Bevölkerung und bedeutenden Materialschaden. Im Verhältnis zu seiner Einwohnerzahl war Gasperich schwer geprüft worden. Hat es doch nicht weniger als 41 Kriegsoffer zu beklagen. Die nachstehende tragische Bilanz veranschaulicht dies: 3 Gaspericher sind vom Okkupanten erschossen worden; einer ist im KZ gestorben, 20 sind an der Front gefallen und 8 weitere sind nicht wieder heimgekehrt. Durch Minen- und Bombeneinwirkungen sind darüber hinaus 9 Menschenleben zu beklagen. Zu ihrem Gedenken wurde am 10. Juni 1956 zwischen Pfarrhaus und Kirche zu Gasperich ein Mahnmal errichtet. Das Relief auf diesem „Monument aux Morts“ wurde

vom Bildhauer Pierre Berchem geschaffen.

Der stetige Bevölkerungsanwuchs bedingte den Bau einer Schule. 1904 wird das erste Schulgebäude errichtet. 1937 wird es vergrößert. 1975 erhält Gasperich ein Pavillon mit 3 Sälen für die Vorschulen. 1977 wird ein neues Primärschulgebäude gebaut. Die Sporthalle wird 1978 ihrer Bestimmung übergeben. Ziemlich unbekannt dürfte die Tatsache sein, daß von 1894 die „Ecole privée Fieldgen“ als Haushaltungsschule in der Villa Simonis im „Millewee“ zu Gasperich untergebracht war. Der Erfolg dieser Schule war unerwartet groß gewesen, so daß die Schwestern der Christlichen Lehre sich nach einem anderen Standort umsehen mußten. Dieser wurde dann auch auf dem „Fieldgen“ gefunden.

Nach diesem Streifzug durch die Geschichte von Gasperich mag man sich fragen, was nun das Besondere an diesem Stadtviertel ist. Vielleicht liegt es an dem Dorfkarakter, den Gasperich sich trotz allem irgendwie bewahren konnte. Gasperich gehört zur Stadt, und doch war es bis zum Bau der Autobahn noch mit der ländlichen Umgebung verbunden. Man konnte bequem

zu Fuß bis zu den Weihern von Kockelscheuer spazieren gehen. Seit dem Bau der Autobahn und der Errichtung von 2 Industriezonen ist dies nicht mehr möglich. In naher Zukunft wird Gasperich durch den Zangengriff der modernen Verkehrsverbindungen von dem Erholungsgebiet von Kockelscheuer abgeschnitten sein. In vier Jahren schon wird voraussichtlich die Verbindung der Autobahnen, die aus Belgien, Frankreich und Deutschland kommen, hergestellt sein. Die 3 Verkehrsadern werden sich am sogenannten „Gaspericher Kreuz“ begegnen, wo die Arbeiten am Bau der Südostumgehung der Hauptstadt seit einiger Zeit begonnen haben.

John J. Müller

Quellen: Feldbegehungen, Archivalien, verschiedene Lokalartikel und insbesondere auch die „Chronik der Stadt Luxemburg“ von Fr. Lascombes.



H U N D E E L E N D

25
JAHRE
GASPERICHER
TIERASYL

K A T Z E N J A M M E R



Die wenigsten Leute, die sich ein
Haustier anschaffen, machen sich
genügend Gedanken über die
Langfristigkeit einer solchen



Entscheidung: Ein Hundeleben
dauert im Durchschnitt 12-16
Jahre, Katzen werden noch viel
älter.

„Er verträgt sich nicht mit den Kindern“, sagt die Frau. Der Tierpfleger führt den Hund an der Leine in eines der freien Gehege, die Frau unterschreibt die Übergabe und läßt auch den Impfpaß da. Die ganze Prozedur hat etwa fünf Minuten gedauert.

Ruhigen Gewissens kann sie jetzt nach Hause fahren. Das Tier ist ja in guten Händen und wird vielleicht bald einen neuen Besitzer finden. Der Neuankömmling steht unterdessen winselnd in einem fremden, ungewohnten Zwinger und lauscht mit gespitzten Ohren dem vertrauten, sich entfernenden Wagengeräusch.

Alltag im Gaspericher Tierasyl. „Jetzt ist es noch ruhig“, sagt die ehrenamtliche Leiterin, Frau Georgette Hess, die zudem Vize-Präsidentin der nationalen Tierschutzliga ist, der die Einrichtung gehört. „Aber wenn erst die Ferienzeit so richtig beginnt, sollten Sie mal hier vorbeischauen. Da haben wir Hochkonjunktur. Dann wird der Hund oder die Katze einfach abgegeben, und später schafft man sich halt wieder ein neues Tier an.“

Arno Zuang, der Präsident der Liga, fügt hinzu: „So grausam das auch für die Tiere ist, es ist immer noch tausendmal besser, als wenn die Leute sie einfach aussetzen und ihrem Schicksal überlassen.“

Oder wenn sie sie quälen. Wie jenen Schäferhund, der ein Zwingerhalsband mit Haken trug, als er von tierliebenden Menschen ins Asyl gebracht wurde. Von den 16 Haken waren 14 so tief ins Fleisch eingewachsen, daß der Hund narkotisiert werden mußte, um sie aus den eiternden Wunden zu entfernen. Oder jenes sechs Monate alte Hündchen, das von der Polizei aus einem alten Speicher befreit wurde, wo es sein kurzes Leben alleine im Dreck verbracht hatte.

Einige Zahlen belegen die Wichtigkeit des seit 1964 funktionierenden Gaspericher Tierasyls, in dem drei hauptamtliche Pfleger und viele freiwillige Helfer sich um das Wohl der vierbeinigen Asylanten kümmern. 1988 wurden 582 Hunde und 595 Katzen eingeliefert. Daß die Zahl der Katzen im Vergleich zu den Vorjahren rückläufig ist, führen die Verantwortlichen des Asyls auf die Sterilisationskampagne der Tierschutzliga zurück.

Die nationale Tierschutzliga ist nicht reich. Sie zählt zwar rund 8.000 Mitglieder, aber der Jahresbeitrag beträgt nur 150 Franken. Da ist man auf Privatspenden und Subsidien von Staat und Gemeinden angewiesen, um die laufenden Kosten des Asyls (Gehälter, Medikamente, Tierfutter usw.) zu bestreiten. Im Jahre 1988 standen z.B. den Einnahmen von 780.456 Franken, die sich zum größten Teil aus Adoptions- und Pensionstaxen für Hunde und Katzen zusammensetzten, Ausgaben von 4.587.212 Franken gegenüber.

Vor sechs Jahren, 1983, stand das Tierasyl vor einer regelrechten Katastrophe. Aus Platzmangel hatte man in den Gebäulichkeiten die alte Quarantänestation aufgelöst, und die Tiere starben an grausamen Epidemien. Die Stadt Luxemburg und das Landwirtschaftsministerium schufen hier Abhilfe, indem sie sich die Kosten (immerhin elf Millionen Franken) einer dringend benötigten neuen Krankenstation teilten.

Tierschutz in Luxemburg hat inzwischen eine über 80jährige Tradition. 1908, elf Jahre vor der Einführung des allgemeinen Wahlrechts in unserem Land, in einer Zeit also, als Elend und Ausbeutung überall in Europa noch an der Tagesordnung waren und die arbeitenden Menschen trotz 12-Stunden-Tag kaum ihre Familien ernähren konnten,



Arno Zuang, der Präsident der nationalen Tierschutzliga, zusammen mit der Leiterin des Asyls, Frau Georgette Hess

nahmen sich einige nachdenkliche Bürger der Hauptstadt immerhin der Rechte der Tiere an: Am 20. Mai jenes Jahres wurde im *Kölnischen Hof*, dem späteren *Café Métropole-Bourse*, der *Luxemburger Tierschutzverein* gegründet, dessen erster Präsident Hofapotheker Aloyse Kuborn (1866-1958) war.

1912 bewilligte die Kammer erstmals ein Jahressubsid von 500 Franken, 1916 entstanden im Lande die ersten Sektionen, und nachdem man bereits 1917 ein Asyl gefordert hatte, brachte der Abgeordnete Dr. René Blum im Dezember 1924 die erste Vorlage eines Tierschutzgesetzes vor's Parlament.

1941 wurde der Tierschutzverein von den Nazi-Okkupanten aufgelöst.



Tout animal souffrant, blessé ou en danger doit être secouru dans la mesure du possible.



Tiere brauchen unsere Hilfe. Sie können sich nicht selber helfen.

Die Neugründung fand erst 1950 statt, und 1956 kam es immerhin zur Eröffnung eines ersten provisorischen Tierasyls in Hollerich.

In Luxemburg will gut Ding Weile haben: 1964, also 56 Jahre nach der Vereinsgründung, wurde das Gaspericher Tierasyl auf einem von der Stadt zur Verfügung gestellten Terrain eröffnet, und am 26. Februar 1965 wurde das erste Luxemburger Tierschutzgesetz rechtskräftig.

Mit wachsendem Wohlstand nahm auch der „Konsum“ an Hunden und Katzen hierzulande ständig zu. Die wenigsten Leute, die sich ein Haustier anschaffen, machen sich genügend Gedanken über die Langfristigkeit einer solchen Entscheidung: Ein Hundeleben dauert im Durchschnitt 12-16 Jahre, Katzen werden noch viel älter. Zudem brauchen Tiere genügend Auslauf, was besonders in unserer Hauptstadt zunehmend zum Problem wird. Kein Wunder, daß das Gaspericher Asyl meistens vollbelegt ist, im Durchschnitt mit 60 Hunden und mit 30-50 Katzen. Die meisten Asylanten finden wohl durch die von der Liga angestrebten Sensibilisierungskampagnen in tierlieben Menschen oft schon nach wenigen Wochen oder Monaten ein neues Zuhause, aber die Mehrzahl der Interessenten möchte verständlicherweise relativ junge und schöne Tiere adoptieren. Obwohl es manchmal vorkommt, daß jemand gerade „den ältesten Hund, der am längsten da ist“ verlangt, haben alte Tiere die wenigsten Chancen, einen neuen Besitzer zu finden. Manche müssen so ihr Leben im Asyl fristen und darauf warten, daß hin und wieder ein tierliebender Mensch mit ihnen spazierengeht.

Das neue Luxemburger Tierschutzgesetz, das am 19. März 1983 rechtskräftig wurde, sieht in Artikel 1 u.a. vor:

La présente loi a pour objectif d'assurer la protection de la vie et le bien-être des animaux. Il est interdit à quiconque sans nécessité de tuer ou de faire tuer un animal, de lui causer ou de lui faire causer des douleurs, des souffrances, des dommages ou des lésions. Tout animal souffrant, blessé ou en danger doit être secouru dans la mesure du possible.

Da in den Lokalnachrichten der Tagespresse sozusagen täglich von Tierquälereien berichtet wird, müßte das Zuchtpolizeigericht mit derartigen Verfahren förmlich überlastet sein, heißt es doch im Gesetz:

Les infractions à la présente loi et aux règlements et arrêtés pris en son exécution sont punies d'un emprisonnement de huit jours à six mois et d'une amende de deux mille à deux cent mille francs ou d'une de ces peines seulement. (Art. 21).

Es scheint aber leider immer noch so zu sein, daß falsche Haltung und Tierquälerei als Kavaliärsdelikte durchgehen, daß Tieren kaum mehr als Warencharakter zugestanden wird.

Die Tierschutzliga rät deshalb, Hunden und Katzen am Halsband die Steuermarke anzubringen sowie auf der Innenseite die Adresse und Telefonnummer des Besitzers zu notieren, damit die Tiere, wenn sie einmal verlorengehen, schnellstens nach Hause zurückgebracht werden können. Wenn jemand ein herrenloses Tier findet, sollte er in jedem Fall zuerst das Gaspericher Asyl unter der Nummer 48 13 13 anrufen.

Tiere brauchen unsere Hilfe. Sie können sich nicht selber helfen.

René Clesse

No drësseg Joër

Hien hänkt an. Séng Fra steet an der Dir. Hie fährt fir de Mond opzedoen. Hie weess nët, wat gët, wann en lo de Mond opdeet. Hie geet bei de Biffchen an hält eng vu sänge Pëllen raus. En zaapt e Glas Waasser a spullt d'Pëll of.

„Wat war dat do?“ Alles lauert an deem Gesiicht.

„Se hun d'Kaz nees do“.

D'Fra setzt de Gromperekuerf op den Dësch.

„An?“ „Wat geet dat eis dann un?“ Da geet s'op en duer.

„Du wäerds dach nët gesot hun, du kéims se nees sichen?“

Hie geet duurch d'Kichendir raus op d'Terrass. Si kënnt him no.

„T as eis Kaz. Wat soll ech da man?“

Hannert séngem Réck as et een Ablack roueg.

„Also jo!“

Hien héiert se zréckgon a wéi se de Krunn opdréit a wéi d'Gromperen an d'Bittche plätschen. Hie geet er no.

„Ech kann deenen dach nët verzielen, datt mer s'ausgesat hun. Mer hun ënnerschriwwen, fir d'Kaz ze suergen“.

Si wäscht d'Gromperen.

„Du has gesot, se kéim ni méi rëm. Ech froë mech, bis wuer s de se gefouert has.“

„Bis an de Präizerdall, hun ech der gesot.“

S'as jo och nët zréckkomm. T'huert een se vun dorëmmer fond an ofgeliwwert.“

„Ennerstéi dech a géi se nees sichen!“

Hie geet nees aus op d'Terrass a mécht eng un. Hien dierft nët fëmmen. Wéinst séngem Häerz. „Schaaft iech en Déier un“, hat d'Doktesch gesot, „en Hond oder eng Kaz, dat berouegt, dat as gutt fir äärt Häerz“.

En hält der Fra dat deemols solle soën. Datt eng Kaz gutt wir fir hien. Mä bei hir hält en sech lächerlech gemaach, méi wéi sécher. Dofir sot en näischt. An dofir haten se vun Ufank Buttéck wéinst der Kaz.

Emmer war d'Kaz hir an de Féiss. Hien huert sech leng ëm se gekëmmert a mat er geschwat. En huert se Nero genannt.

„Dat passt bei dech!“, huert d'Fra em duergebass. Se sot nët, „dat passt bei d'Kaz!“. Neen, „dat passt bei dech!“

D'Doktesch louch falsch, séngem Häerz huert et kee Gutts gedon. E brauch nach eng Kéier sou vill Pëllen wéi soss.

Hien denkt, häss de dach nëmmen d'Fra kënnen aussetzen, amplaz d'Kaz. Awer déi hält de Wee sécher rëmfond. T'as keng gutt, dat weess e well drësseg Joër, mä wat déngt et!

Se war ni jalous op hien. Ma ëmmer hat s'eppes aussetzen. Lo war s'op eemol jalous op d'Kaz. Well hien sech ëm se gekëmmert huert. „Firwat hëls de se nët mat an d'Bett?“, huert s'eng Kéier gejaut. D'Kaz hält scho gewollt.

Hie geet nees an d'Kichen. Si schielt d'Gromperen. Se schielt wif, méi séier wéi soss.

„Wat hues de eigentlech géint d'Kaz, héier?“

„Mer brauche keng! Mer hu keng Mais!“

„Ob ech vläicht eng brauch, frees de nët?“

Si laacht en aus, haart a gemeng: „Wat s de méi al gëss, wat méi topech!“

Se schwetze kee Wuert iwwerem Iessen. Hie piddelt an der Omelett an an de Gromperen. An hiren Aë steet eppes, dat hie kennt: „Ech hu nees gewonnen“, heescht dat.

Hie steet op a geet iwwer d'Terrass an de Gaart. De Gaart as tipptopp. Gaardenaar-becht wir och gutt fir hien, hat d'Doktesch gesot. Dogéint huert d'Fra näischt.

„Ech kommen se de Mëtteg nees wech huelen“, hat en um Telefon gesot. Den Auto steet nach virum Haus, d'Fra hat en nët ragesat. Dat muss hien ëmmer maachen.

Hie steet hannen am Gaart beim hëlzenen Dëschelchen. Um Stull ënnert dem Dësch louch den Nero ëmmer ze schlofen. Wann hien em iwvert de Kapp gefuer as an en tëschent den Ouere gekriwwelt huert, dann as en opgestan an huert sech gestreckt. An dann as en am Gaart nët méi vun him gewach.

Hie kënnt zréck duurch de Pad a geet duurch de Keller an d'Garage. E stäipt d'Paart op a léisst se nees an d'Schlass falen. De Schlëssel stécht nach um Auto.

„Wouhin!“

Seng Fra steet an der oppener Livingsfënster.

E mécht d'Autosdir hallef op.

„An den Asyl!“

„Da sin ech fort, wann s de rëm kënns, Männchen!“

Hie schléit d'Dir zou a fiert.

josy braun



ARBEITSPLATZ GASPERICH

Ein Streifzug durch die Entwicklung
der wirtschaftlichen Tätigkeiten einer Ortschaft



Es ist mit Sicherheit anzunehmen, daß vor dem 19. Jahrhundert weder eine industrielle noch eine handwerkliche Tätigkeit in Gasperich zu verzeichnen ist. Der Kern des Dorfes, die Gaspericher Straße, auf einer Wasserscheide errichtet, bot den dort bestehenden Gehöften Schutz vor den angrenzenden Feuchtgebieten. Unterstrichen wird diese Behauptung durch die sogenannten Expertisen, welche zu Beginn des 19. Jahrhunderts anlässlich der Einführung des Katasters, die nötigen Informationen über Bodenbeschaffenheit und Erzeugnisse (landwirtschaftlicher und industrieller Art) zusammenstellen. Hier heißt es in dem um

1820 fertiggestellten Gutachten über Hollerich (Gasperich war ja bis zur Eingemeindung eine Sektion der Gemeinde Hollerich):

„La Commune de Hollerich touche aux portes de Luxembourg. Ses villages en sont éloignés de deux à trois kilomètres. Cette situation est avantageuse non seulement pour la vente de céréales, mais aussi pour celle des légumes et des petits produits de la basse-cour . . . Le seul genre d'industrie des habitants consiste dans l'agriculture et la vente des produits qui en proviennent . . .”

Ein Blick in die Namensliste der Parzelleneigentümer desselben Zeitraumes läßt erkennen, daß sich die Bevölkerung haupt-



sächlich aus Landwirten und aus Tagelöhnern zusammensetzt.

So ist es auch nicht verwunderlich, daß als erster kommerzieller Betrieb eine Schankwirtschaft etwa seit Mitte des vergangenen Jahrhunderts zu verzeichnen ist.

Die eigentliche Sektion Gasperich erstreckt sich, streng genommen, auf das Gebiet, welches sich südlich der rue de Gasperich (jedoch mit den direkt nördlich an diese Straße angrenzenden Grundstücken) und der rue Franklin und östlich der route d'Esch befindet. Spricht man heute von dem Ort Gasperich, so versteht man im allgemeinen die Fläche, welche im Norden und im Osten durch die Eisenbahn, im Westen durch die route d'Esch und im Süden durch den sogenannten *Stengesche Wee*, (heute Autobahnzubringer) begrenzt wird.

Der Bau der Eisenbahn (1859) und der Beschluß, die Festung Luxemburg zu schleifen (1867) und somit die Urbanisierung der Stadt voranzutreiben, öffneten den Markt für handwerkliche und sonstige wirtschaftliche Betriebe, welche sich vermehrt in den Vororten niederließen.

Als Standort für die Errichtung einer Industrie bot sich der *Millewee* an, genauer gesagt der nördliche Teil, welcher in der Nähe des Hollericher Bahnhofs und des Zentralbahnhofs liegt. 1866 entstand hier eine Ziegelei unter der Leitung von François Victor Reuter (1878: Fluchard Georges Joseph [Reuter], 1895 Reuter Victor [Bertrang], 1902 Witwe Reuter [Victor]). Vergrößert wurde die Fabrik 1872 und 1900. Die Witwe Reuter verkaufte 1921 das Gelände an die *Compagnie Générale des Goudrons*,

1925 waren hierzu die neuen Anlagen fertiggestellt.

Ende des neunzehnten Jahrhunderts wird in Gasperich eine Wagnerei verzeichnet.

Durch Gesetz vom 26. März 1920 wurde Gasperich ein Ortsteil der Hauptstadt. Die Stadt Luxemburg war jetzt in der Lage, die herrschende Wohnungsnot zu meistern, boten doch die angegliederten Dörfer Platz genug, um neue Siedlungen zu errichten. Bereits 1919 beteiligte sich die Stadt Luxemburg an der Gründung der Nationalen Gesellschaft für den Bau billiger Wohnungen. Bis 1921 entstanden zunächst die Häuser in der rue Franklin und in der rue Christophe Colomb. Es folgten: rue Franz

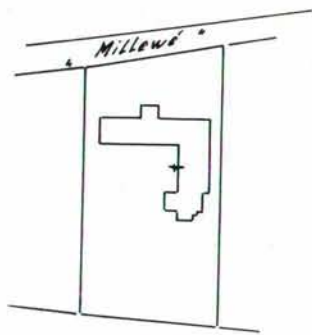
Liszt (1927), rue Georges Clémenceau (1931), rue Richard Wagner (1935) und schließlich die rue Aristide Briand (1936). Somit war ein Ausgangspunkt für die Entwicklung des Einzelhandels in der Ortschaft geschaffen worden. 1936 verfügte Gasperich bereits über einen Frisörladen (in der rue Christophe Colomb).

Gemäß dem Generalbebauungsplan vom Oktober 1943 sollte Gasperich eine sogenannte „Freizeitzone“ erhalten. Es waren u.a. ein Wettkampfstadion und ein Autodrom vorgesehen, dessen Pisten ebenfalls als Landebahnen für Flugzeuge vorgesehen waren. Bis 1946 waren die Anlagen der Teerfabrik soweit ausgebaut, daß die Produktion den damaligen Anforderungen

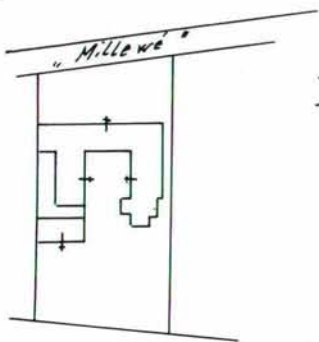
gerecht wurde. Gasperich als Wohnviertel am Rande der Stadt entwickelte sich immer mehr als idealer Ort für Niederlassungen von Lagerhallen und Werkstätten (*Millewee* und *route d'Esch*). Zu Beginn der sechziger Jahre errichtete die S.A. des Magasins Jules Neuberg eine große Lagerhalle mit Gleisanschluß. 1975 entstanden schließlich die Pläne zur Erschließung einer Industriezone in den sogenannten Gaspericher Wiesen. Ein Jahr später waren die ersten Anlagen bereits betriebsfertig.

Einerseits war so eine Industriezone entstanden, welche weder lärm- noch schadstoffverursachend ist, andererseits bestand im *Millewee* die Teerfabrik, die dem Konzept eines gehobenen Wohnanspruchs der

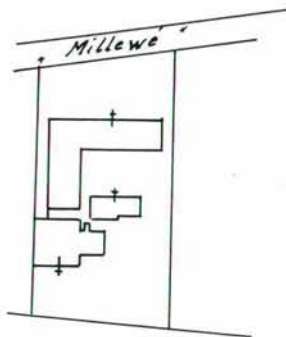




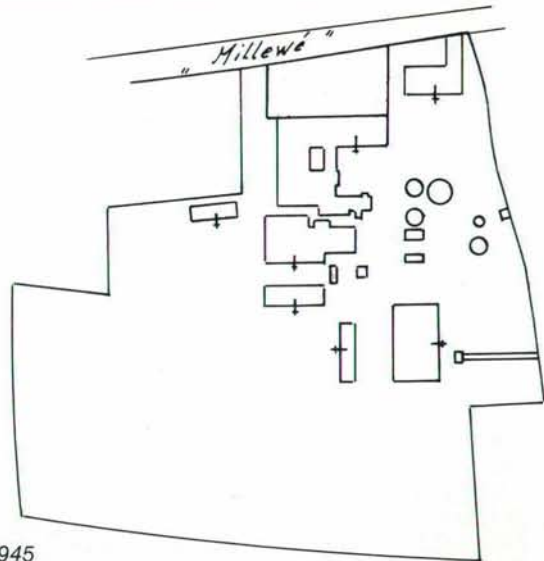
Die Ziegelei 1866 ...



... und nach dem Umbau 1872



Die Teerfabrik 1925 ...



... und um 1945





Bevölkerung einer Randortschaft nicht mehr entsprach und die folglich den Unmut der Einwohner nach sich zog. Nach langem Hin und Her kaufte die Stadt Luxemburg endlich die zwei Hektar große Fläche im September 1977 auf.

Obwohl Gasperich einwohnerzahlmäßig stetig wuchs, schrumpfte die Zahl der Betriebe, welche für den täglichen Bedarf einer Bevölkerung sorgen. Waren zu Beginn der sechziger Jahre drei Metzgereien, fünf Bäckereien, sechs Lebensmittelgeschäfte, ein Zeitungswaren- und Kurzwarengeschäft vorhanden, so hat sich die Zahl dieser Betriebe bis zum heutigen Datum drastisch verringert: eine Metzgerei, drei Bäckereien, zwei Lebensmittelgeschäfte und ein Zeitungswarengeschäft. Zu sehr war inzwi-

schen der Einfluß der umliegenden Großmärkte gestiegen.

Als letzte Etappe in unserer Übersicht ist schließlich die Erweiterung der Industriezone zu vermelden. 1984 entstanden die Pläne für die zweite Stufe und 1988 wurden die ersten Hallen errichtet.

120 Jahre Industrie in Gasperich sind gleichbedeutend mit der städtebaulichen Entwicklung einer Ortschaft. Man kommt deshalb nicht um den Gedanken herum, daß aus einem landwirtschaftlich geprägten Dorf eine Wohnstätte entstanden ist, deren Form einem Eiland gleicht. In der Tat sind den künftigen Entwicklungen dieser Ortschaft Grenzen gesetzt: im Norden und im Osten die Eisenbahn, im Westen die route d'Esch und im Süden die Autobahn und die Industriezone. Durch die Tatsache, daß zwei Stra-

ßen eine direkte Verbindung vom Ortskern zur Industriezone herstellen, und der Begriff „Industriezone Gasperich“ allzu bekannt ist, verirren sich unkundige LKW-Fahrer im Ortskern oder benutzen Abkürzungen, welche durch den Ortskern führen. Hier wäre den Gasperichern bestimmt sehr geholfen, wenn eine vorgeschriebene Zufahrt zur Industriezone bestehen würde, und vor allen Dingen, wenn ein Begriff, wie z.B. Industriezone „Auf der Reht“ oder „im Bann“ sich einbürgern würde, der nicht gleichbedeutend wäre mit dem Ortsnamen.

Dipl. Ing. Raymond Dhur

La SAUERWISS à Gasperich:



Dans l'attente
d'une
urbanisation



A l'intérieur même de la localité de Gasperich, un vaste ensemble de terrains – près de 11 hectares – la „Sauerwiss”, attend son urbanisation. Ces terrains sont situés entre la rue de Gasperich, le Mühlenweg, la rue de la Déportation et la rue d'Allamont. Ils appartiennent pour $\frac{2}{3}$ au Fonds du Logement et pour $\frac{1}{3}$ à la Ville de Luxembourg.

L'aménagement de la Sauerwiss à des fins d'habitat, le plan d'aménagement de la ville prévoyant cette destination, peut tirer avantage des potentialités et des qualités du site. D'un autre côté, il devra maîtriser certaines contraintes.



Les qualités du site: la proximité de la ville, en particulier du quartier de la Gare; la proximité de la zone sportive à l'est du Mühlenweg et celle des zones de loisir et de récréation au sud de l'autoroute; la présence du parc anglais qui ressemble à un „jardin suspendu”, à une île verte et calme formant tampon entre les quartiers résidentiels et la ligne de chemin de fer.

Parmi les qualités du site il y a certainement lieu de relever sa topographie qui inspire l'idée d'une grande coquille voire même d'un amphithéâtre avec vue sur la silhouette de la ville; en suite, la présence d'éléments architecturaux inté-

ressants comme l'église de Gasperich avec son parvis et en face, l'école; un peu plus loin une vieille ferme et l'ensemble de la rue de Cicignon, en contrebas la vieille gare de Hollerich.

L'absence de voies de transit constitue encore l'une des qualités, et non des moindres, de l'ensemble „Sauerwiss”.

Les contraintes qui s'imposent à l'urbaniste tiennent tout d'abord au dénivelé relativement fort du terrain, la pente qui s'incline vers le nord posant quelques problèmes à la construction du flanc des coteaux.

D'autres contraintes sont données par l'existence de deux haies qui marquent des limites parcellaires et constituent des rayons à l'intérieur du demi-cercle que forme le terrain, ainsi que par la configuration du terrain de l'école qui coupe l'ensemble en plusieurs parties.

Au titre des contraintes, il faut mentionner en dernier lieu la proximité de la ligne de chemin de fer et des zones industrielles qui entraînent certaines nuisances et forment une coupure avec le quartier de la Gare.

Malgré ces quelques contraintes

ou désavantages et en dépit de son nom relativement rébarbatif, la „Sauerwiss” se prête parfaitement à une urbanisation qu'elle ne fait qu'attendre.

Un premier projet élaboré par le Fonds du Logement et approuvé provisoirement par le Conseil communal le 15 juillet 1985 n'a pas eu de suites concrètes à ce jour.

Propos recueillis auprès de Madame Christine Scheiblaue, ingénieur-architecte diplômée à Munich et collaboratrice de M. Robert Joly, architecte chargé de la révision du projet d'aménagement de la ville (cf. „Ons Stad” Nr. 29).





Junge Pfarrei in altem Pfarrbezirk



Gasperich

Nachrichten über Werden und Wachsen der Sankt-Theresien-Pfarrei Gasperich reichen nicht über die jüngere Vergangenheit hinaus. Ihre schrittweise Entwicklung innerhalb der letzten 60 Jahre weist auf die alte „Mutterpfarrei“ Sankt Peter in Hollerich hin, aus welcher sie über den Weg des Baus einer Ortskapelle, der Errichtung einer Kaplanei bis hin zur Schaffung einer selbständigen Pfarrei herausgewachsen ist.

Als Graf Sigfried 963 durch den Tauschakt mit der Abtei Sankt Maximin aus Trier den Grund zur späteren Stadt Luxemburg legte, teilten sich zwei Landpfarreien das heutige Stadtgebiet. Es waren Weimerskirch, das bereits 723 unter der Bezeichnung „Wimari ecclesia“ in einer Urkunde bezeugt wird, sowie Hollerich, das unter dem Namen „Hilderkinga“ wohl erst 1128 in einem Pfarreienverzeichnis auftritt, jedoch wenigstens ins 10. Jahrhundert zurückreicht. Das hohe Alter beider Pfarrkirchen wird zusätzlich bestätigt durch das Patrozinium ihrer Gotteshäuser, die unter den Schutz des Heiligen Martin von Tours und des Apostels Petrus gestellt sind.

Die alte Römerstraße Reims-Arlon-Trier schied beide Pfarreien von Strassen bis zum Lauf der Alzette im Pfaffenthal. Das Pfarrgebiet von Hollerich lag rechts des Römerwegs in Richtung Trier. Es umfaßte näherhin einen Teil des heutigen Stadtkerns, so etwa das Fischmarkt-Viertel mit den beiden durch den Trierer Erzbischof Egbert 987 konsekrierten Kirchen, das spätere Heilig-Geist-Plateau, den Stadtgrund und das Petrußtal, des weiteren auch das westliche und südliche Einzugsgebiet der heutigen Stadt Luxemburg, auf welchem sich noch in mittelalterlicher Zeit die Siedlungen Rollingergrund, Merl, Cessingen, Gasperich und Bonneweg entwickelt haben. Mittelpunkt der ausgedehnten Pfarrei war die Petrus-Kirche. Ihr Schutzheiliger hat dem Petrußtal seinen Namen verliehen. Mit Cessingen sollte der Ortsteil „Gasperich“ oder „Gaussberg“ am längsten im territorialen Verband der Mutterpfarrei bleiben. Bereits 1797 wird Merl von Hollerich abgetrennt, um selbständige Pfarrei zu werden. 1843 kommt es zur Abtrennung der heutigen Pfarrei Siebenbrunnen-Rollingergrund, 1897 entsteht die Pfarrei Bonneweg.

So teilt das Gebiet des heutigen Stadtteils Gasperich während vielen Jahrhunderten Werdegang und Schick-

sal der Pfarrei Hollerich. Kam es im Lauf der Jahrhunderte zur Errichtung von Kapellen in den einzelnen Ortsgebieten der ausgedehnten Pfarrei, so kannte demgegenüber Gasperich bis zu Anfang der 30er Jahre unseres Jahrhunderts keine eigene Kultstätte. Erst 1931, unter Pfarrer Joseph Bernardy, als das Viertel bereits 1300 Einwohner zählte, wurden die ersten tatkräftigen Schritte zum Bau einer Ortskapelle von den Pfarrbewohnern selbst eingeleitet. Bauherr wurde der eigens gegründete „Kirchenbauverein“, der auf dem von Fräulein Marguerite Brisbois, – aus Gasperich stammend und in den USA wohnend, – geschenkten Terrain in der Nähe des alten Schulgebäudes nach Plänen von Architekt Jean Mackel innerhalb kurzer Zeit eine geräumige Kirche entstehen ließ. Die Grundsteinlegung erfolgte im Mai 1932. Bereits am 23. April 1933 konnte Pfarrer Joseph Bernardy dank der Spendefreudigkeit der Bevölkerung das neue Gotteshaus benedizieren und es für den Gottesdienst zur Verfügung stellen. Patronin des neuen Kirchengebäudes wurde die Heilige Theresia vom Kinde Jesus, die 1925 durch Pius XI. heiliggesprochen worden war. Somit konnte sich nun in Gasperich, das zwar noch immer zur Pfarrei Hollerich gehörte, allmählich

ein eigenständiges gottesdienstliches Leben entwickeln. Diese Entwicklung wird kirchlicherseits durch die Ernennung eines Vikars für Gasperich in der Person von Armand Huberty 1936 bestätigt. Im darauffolgenden Jahr übernimmt die Stadt Luxemburg vom Kirchenbauverein das Bauwerk mit der noch bestehenden Schuld. 1949 wird Gasperich kirchenrechtlich von der alten Pfarrei Hollerich abgetrennt und zur selbständigen Pfarrei erhoben. Zum ersten Pfarrer ernannte Bischof Joseph Philippe den langjährigen Vikar Armand Huberty, der der jungen Pfarrei bis 1967 vorstand.

Obwohl in kirchenrechtlicher Hinsicht als Kapelle errichtet, war das von Architekt Jean Mackel konzipierte Bauwerk von Anfang an auf Monumentalität sowohl im Ortschaftsbild als auch im Raumerlebnis ausgerichtet. Etwa gleichzeitig zu den Herz-Jesu-Kirchen von Luxemburg-Bahnhof und Esch-Grenze entstanden, gehört die Pfarrkirche von Gasperich zu jenen Bauwerken, die in der Geschichte des luxemburgischen Kirchenbauwesens gegenüber den bisher ausschlaggebenden historisierenden Bautendenzen neue, von einem vertieften Liturgieverständnis her geprägte Raumvorstellungen aufkommen lassen.

Ein übersichtliches helles Raumgefüge in der Grundrißform des Kreuzes ist bestimmend. Ein rechteckiger, rela-

tiv breiter Raumkern wird von einem kräftig hervortretenden Spitzbogengewölbe, das auf einen noch gotisierenden Übergangsstil hinweist, überspannt, womit dem Innern eine große Vereinheitlichung verliehen wird. Das Spitzbogenmotiv wiederholt sich an den monumentalen Seitenfenstern des Raumkerns. Der anliegende, ebenfalls durch einen Spitzbogen abgesonderte Chorraum, kommt den damaligen Vorstellungen und Erwartungen einer aktiven Teilnahme am liturgischen Geschehen entgegen. Das Raumgefüge der Gaspericher Pfarrkirche erinnert somit an die wenige Jahre vorher vom bekannten Architekten Dominikus Böhm in Mainz/Bischofsheim errichtete Christkönigskirche, die in den dreißiger Jahren für manche Neubauten als Inspirationsquelle galt.

1966 sind unter Leitung von Architekt Edouard Reuter größere Arbeiten sowie die Anpassung der Chorraumgestaltung an die Orientierungen der Liturgiereform des Zweiten Vatikanischen Konzils im Auftrag der Stadtverwaltung und des Kirchenbauvereins erfolgt. Für die Pfarrgemeinschaft bedeuteten diese Arbeiten die lang ersehnte Fertigstellung des Gotteshauses, da der Zweite Weltkrieg manche Desiderata unbeantwortet ließ. Diese Instandsetzung hat der Gaspericher Pfarrkirche ihre heutige innere und äußere Physiognomie verliehen.

Vor allem der Chorbereich wurde umstrukturiert und erweitert, um einen besseren Verlauf des Gottesdienstes zu ermöglichen. Das große Chorfenster der ursprünglichen Choranlage wurde nach der Eingangsseite verlegt. Zwei Reihen kleinerer Fenster im erweiterten Chorraum vermitteln nun eine bessere Belichtung. Der Holzfußboden im Kirchenschiff wurde durch fußwarme, in dunklem Rostbraunton gehaltene Asphaltplatten ersetzt, während im Chor Solnhofener Kalkschieferplatten gelegt wurden. Eine unbehinderte Offenheit und Verbindung des Chores, in dem ein neuer Travertinblockaltar aufgestellt wurde, mit dem weiträumigen Schiff bestimmt das liturgische Raumbild. Die Chorwände sind mit Steptex in warmer rötlicher Tönung verkleidet. Eine neue Wölbung in Holz wurde in dem erweiterten Chorraum eingezogen. Gleichzeitig wurden die allzu kleinen Sakristeien ausgebaut.

Diese Arbeiten fanden ihren Abschluß in der Konsekration der Kirche durch Bischof Leo Lommel am 27. November 1966. Hiermit erreichte die Gründungsgeschichte der Pfarrei nach drei Jahrzehnten ihren sinnvollen Höhepunkt. Erst innerhalb der letzten Jahre ist das ursprüngliche Raumbild durch das Aufstellen eines monumentalen Orgelprospekts im Schiff abgeändert worden.

Michel Schmitt

Ma ville et ses beautés cachées Le château de Kockelscheuer

Le château vers 1860

Propriété des pères Jésuites de 1766 à 1781, le domaine Kockelscheuer est acquis en 1781 – lors d'une vente aux enchères – par les frères Boch, fondateurs de la „Manufacture Impériale et Royale“ de Faïence. Lors d'un partage en 1799, le domaine échoit à Jean-François Boch. Il est à nouveau vendu aux enchères, le 21 juin 1819. Cette fois-ci le nouveau propriétaire en devient Jean-Pierre Bonaventure Dutreux, percepteur général à Luxembourg. En 1858 le domaine revient à Auguste Dutreux-Pescatore.

Le fils de ce dernier, Tony Dutreux, fait des études d'ingénieur des Arts et Manufactures à l'Ecole Centrale de Paris et commence sa carrière en construisant pour ses parents le château de La Cléchère (Kockelscheuer) qui devient sa propriété à la mort de son père.

En 1961, les actuels propriétaires ont remplacé l'ancien château par une maison de campagne.

Le domaine Kockelscheuer a de tout temps été apprécié comme lieu d'excursion et de promenade: pendant des années la jeunesse de Gasperich et des alentours a considéré les plans d'eau de la Kockelscheuer comme lieu d'ébats favori. Et nombreux sont ceux d'entre nous qui se rappellent avoir fait du patinage sur les étangs gelés.

Une des plus belles vues du château figure sur une des assiettes du fameux service Zens, fabriqué à Echternach et exposé actuellement à Limpertsberg, à l'exposition „de l'Etat à la Nation“. Dans le „Luxemburger Land“ de 1884 Batty Weber donne plus de précisions sur ce magnifique service: il se compose de 88 assiettes en porcelaine dont 7 sont pourvues d'un pied. Le fond de chaque assiette est orné d'un site luxembourgeois différent, entouré d'une précieuse bordure bleu foncé et or. Ce service est un cadeau des Dames du Grand-Duché à la reine Emma, l'épouse de Guillaume III et fait aujourd'hui partie de la collection privée de la Reine des Pays-Bas.

Le présent cliché a été mis à notre disposition par la „Stichting Historische Verzameling van het Huis Oranje-Nassau“.

Josée Kirps



Nouvelles d'antan

Nachricht für Kunstfreunde

Meine diesjährige Ausstellung wird am 31. dieses und 1. und 2. künftigen Monats statt finden, welches ich auf die an mich ergangenen Anfragen hierdurch vorläufig anzuzeigen mich beehre.

Nächsten Sonnabend werde ich das Nähere dieserhalb bekannt zu machen die Ehre haben.

Luxemburg, den 15. August 1823.

F.J. Maisonet, Zeichenlehrer.

Der, Dienstag früh, den 19. August, über Berlin nach Breslau zurückkehrende Lohnkutscher Dressel kann noch eine Person mitnehmen. Das Nähere bei demselben im Hôtel de Cologne.

(L.W. - 16.8.1823)

On a porté en terre, ce matin, une femme qui appartenait au culte protestant. Le convoi était suivi d'un nombreux cortège de personnes du culte catholique qui faisaient la prière. Cet exemple d'une tolérance digne d'être imitée partout, n'est pas le premier que nous ayons eu à signaler dans notre ville.

(JVL - 8.5.1830)

Le 30 du mois dernier, au matin, une servante s'étant présentée au passage de la porte du Château, pour descendre à Clausen, la garde du poste refusa de la laisser avancer, tandis que cette faveur avait été accordée quelques instants auparavant à la dame chez laquelle elle sert. Une discussion s'engage et se termine par un coup très violent que cette fille asséna sur la tête du soldat, avec une cruche de grès qu'elle portait en main. On assure que quelques libertés peu agréables à cette fille, avaient provoqué sa colère; sans rien garantir à cet égard, nous dirons que la vérité ne tardera pas à être connue; la justice informe sur cette affaire.

(JVL 1.8.1829)

La députation des états du Grand-Duché vient de renvoyer à la régence de Luxembourg le projet de l'hôtel-de-ville approuvé dans toutes ses parties tel qu'il avait été présenté. La régence s'occupe activement des moyens d'exécution; on pense que la majeure partie des travaux sera prochainement mise en adjudication.

(JVL - 25.7.1829)

Madame Mandelli, élève du Conservatoire de Paris, ex-pensionnaire de Feydeau, donnera samedi prochain, un grand Concert dans la salle du Cercle littéraire. Madame Mandelli a donné trois concerts à Metz, où elle a obtenu le plus grand succès. Comme il est rare que des artistes aussi distingués se présentent dans notre ville, et qu'en y venant elle a cédé aux désirs de plusieurs personnes qui ont eu le plaisir de l'entendre à Metz, la direction du Cercle littéraire a accordé la salle de l'établissement pour la soirée que nous annonçons.

(JVL - 9.7.1828)

Les bourgmestre et échevins de la ville viennent de faire publier de nouveau la défense aux habitants de faire apposer des affiches et placards contre les murs, barrières, puits, etc., appartenant à la forteresse, et dont la réparation vient d'être achevée. Les contrevenans seront poursuivis conformément aux règlements de police.

(JVL - 28.7.1827)

LW = Luxemburger Wochenblatt

JVL = Journal de la Ville et du Grand-Duché de Luxembourg



Un dimanche
à la
Place d'Armes

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Notre-Dame (Rue)

Verbindet den Boulevard Royal mit der Rue du Marché-aux-Herbes (Zentrum). Luxemburgisch: „Enneschtgaass“.

Sie war die „unterste“ Straße im Festungsbereich mit den an ihrer Südseite gelegenen Kasernen und andern Militärbauten. Zuerst war sie nach dem am Anfang des 17. Jahrhunderts errichteten Jesuitenkolleg benannt. Nach der Aufhebung des Jesuitenordens im Jahre 1773 wurde auch diese Schule geschlossen, aber kurz danach als Collège Royal von belgischen Geistlichen neu eröffnet. Der Straßennamen wurde umgewandelt von Jesuitenstraße in Maria-Theresiastraße. Während der französischen Revolutionsherrschaft hieß sie „Rue de l'Ecole centrale“ nach der in den Gebäuden des Kollegs eingerichteten Schule. 1807 wurde sie „Rue de la Mairie“ genannt, bis sie 1821 den alten Namen Rue Marie-Thérèse zurückerhielt. Der heutige Name wurde eingeführt durch Gemeindereglement vom 1. Juni 1854.

Olisy (Rue du Fort)

Führt von der Montée de Clausen zur Rue Vauban (Pfaffenthal).

Das kleine und schwache Fort Olisy gehörte zum Außengürtel der Grünewälder Front und sollte besonders zur Verteidigung des Siechengrundes und des Kirchberger Plateaus dienen. Vom Fort Niedergrünewald aus konnte es unterirdisch durch eine 330 Meter lange Felsengalerie erreicht werden. Seine Erbauung fällt in die Jahre 1688 und 1733; es wurde umgebaut um 1835. Seine Schleifung erfolgte von 1870-1875. Seinen Namen trägt es nach dem Obersten Olisy, der 1737 Stellvertreter des Festungsgouverneurs Graf von Neipperg wurde, ehe er dessen Nachfolge antrat. Er starb 1739 in Luxemburg.

An diese Straße wurde in den sechziger Jahren die neue Jugendherberge der Stadt errichtet auf ein Gelände zwischen Zivilhospiz und Alzette, wo sich vorher der Schlachthof der Gemeinde Luxemburg befunden hatte.

Omlor (Rue Adolphe)

Verbindet die Rue de Pont-Remy mit der Rue Paul Medinger (Bonneweg).

Aldolf Omlor, geboren am 22. Mai 1847 in Saarbrücken, kam 1866 nach Bonneweg auf Einladung seines kränkelnden Onkels August Charles, des Direktors der dortigen Handschuhfabrik. 1870 übernahm er die Leitung dieses Betriebes, der bald eine wichtige Rolle im Erwerbsleben der Ortschaft spielen sollte. Zahlreiche Beschäftigte, darunter viele Frauen, waren Heimarbeiter. Gegen Ende der achtziger Jahre führte starke Konkurrenz den allmählichen Untergang der Fabrik herbei. Diese hatte sich nämlich zu sehr auf das Herstellen von Ziegenlederhandschuhen eingestellt, deren Export nach Amerika, dem größten Absatzgebiet, durch hohe Schutzzölle unmöglich geworden war. 1878 wurde Omlor in den Gemeinderat von Hollerich gewählt, einer Gemeinde, zu der damals Bonneweg gehörte. Er war Schöffe von 1879 bis 1892 und Mitglied des Konsistoriums der protestantischen Kirche. Nach Wiesbaden gezogen, starb er dort am 17. März 1924.

Oppenheim (Rue Guido)

Verbindet die Rue de la Toison d'Or mit dem Boulevard Pierre Dulong (Hollerich).

Guido Oppenheim wurde am 28. Mai 1862 als Sohn eines Tuchhändlers in Luxemburg geboren. Er sollte zunächst ins väterliche Geschäft eintreten, fühlte sich aber sehr bald von der Malerei angezogen, eine Neigung, die auch seine Familie unterstützte. Nach seinen Studien in München von 1890-1894 und einem Aufenthalt in Paris von 1895-1910 ließ er sich 1912 endgültig als freischaffender Künstler in Luxemburg nieder. Bereits 1906 war ihm der Prix Grand-Duc Adolphe zuerkannt worden. Sein reiches Schaffen, von impressionistischen Einflüssen gekennzeichnet, umfaßt außer eindrucksvollen Porträts



vor allem Landschaftsbilder, die in ihren gedämpften Farben und verhaltenen Tönen ein Ausdruck seiner innigen Verbundenheit mit der Natur sind.

Am 28. Juli 1942 wurde der Achtzigjährige nach Theresienstadt verschleppt, wo er den Tod fand.

1982 ehrte die Stadt Luxemburg sein Schaffen durch eine Retrospektive in der Villa Vauban. Eine vom ihm gemalte Innenansicht der alten Synagoge an der Kathedrale und dem damaligen Priesterseminar befindet sich heute in einem Jerusalemer Museum.

Oradour (Rue d')

Während der deutschen Besatzung: „Gneisenaustraße“.

Verbindet die Avenue du Dix Septembre mit der Avenue Gaston Diderich (Belair).

Oradour sur Glane, Ortschaft des Departementes der Haute-Vienne im französischen Massif Central, ging als Symbol des Naziterrors in die Geschichte ein.

Am 10. Juni 1944 zerstörten bei Vergeltungsmaßnahmen gegen Widerstandskämpfer deutsche SS-Verbände, die zur Panzerdivision „Das Reich“ gehörten, das ganze Dorf und töteten fast sämtliche Einwohner. Unter den 643 Ermordeten waren 500 Frauen und Kinder, die in die Kirche eingeschlossen und mit ihr in die Luft gesprengt wurden.

Orange (Rue d')

Verbindet die Avenue du Dix Septembre mit der Avenue Guillaume (Belair).

Der Name Orange (Oranien) spielte in der Geschichte unseres Landes eine wichtige Rolle, gehörten doch die Großherzöge von Luxemburg, zur Zeit der Personalunion mit Holland, dem Hause Oranien-Nassau an.

Dieser Name geht auf ein ehemaliges, autonomes Fürstentum im Südosten Frankreichs, Orange, zurück. Durch familiäre Verbindungen kam es 1530 an René von Châlon, Prinz von Oranien und Graf von Nassau. Dieser Fürst stammte von Adelheid von Vianden ab, die 1331 den Grafen Otto von Nassau-Dillenburg geheiratet hatte und so die Grafschaft Vianden für lange Zeit in nassauischen Besitz brachte. Nach dem frühen Tode René kamen seine Güter an seinen Vetter, Wilhelm I., den Statthalter der Niederlande.

Orange wurde im Frieden von Utrecht (1713) Frankreich zugesprochen, doch blieb der Name dem holländischen Fürstenhaus erhalten und wird heute noch von ihm getragen.

Als mit dem Tode des König-Großherzogs Wilhelms III. die männliche Linie des Hauses Oranien erlosch, endete für unser Land die Personalunion mit den Niederlanden (1889).

BATTY IN DER KOCHKÄSE-AUSSTELLUNG

Die Familie Zimmer-Kummer aus Luxemburg-Neudorf besucht die einmalige Ausstellung „Vom Staat zur Nation“, die Aufschluß über das Wunder des Überlebens unserer kleinen Heimat gibt. In der aufwendigen und überaus lehrreichen Ausstellung in den ehemaligen Limpertsberger Messehallen erfahren Batty Zimmer-Kummer, seine Frau Marguerite, die Kinder Steve und Iris sowie das Meerschweinchen Emil mannigfaltige, aufschlußreiche Details über die Geschichte der luxemburgischen Nation im allgemeinen und über den Mythos, den der Kochkäse im Wandel der Zeit verkörperte. Batty hat sich grün und gelb darüber geärgert, daß der 18. April, der 150. Jahrestag der Unterzeichnung des Londoner Vertrags, in welchem die Vormachtstellung Luxemburgs in der Produktion von Kochkäse weltweit anerkannt und auf ewig im internationalen Recht verankert wurde, lediglich von den Dicken in Anwesenheit ausländischer Regierungschefs und unter Ausschuß des Volkes gefeiert wurde. Und wenn man schon nicht an den Feierlichkeiten teilhaben durfte und an diesem Tag nicht einmal schulfrei war, so sollen die Kinder Steve und Iris wenigstens von der teuren Ausstellung etwas haben, denkt sich Batty.

Schon die Kelten, von denen nicht bewiesen ist, daß sie mit den heutigen Luxemburgern etwas zu tun hatten, ernährten sich von Kochkäse und Bouneschlupp, und so darf es nicht wundern, wenn sich diese Hauptnahrungsmittel der Luxemburger wie ein klebriger Faden durch alle Abteilungen der Ausstellung ziehen. Die Bodenbeschaffenheit an den Moselufeln führte dazu, daß bereits die gallo-römischen Winzer, noch bevor Julius Cäsar die Traube entdeckte, eifrig Kochkäse anbauten und seinen Geschmack durch gezielte Auslese verfeinerten. Unter dem Einfluß der Franken verteuerte sich der Kochkäse, und bei den Germanen aß man ihn roh. Bei den Karolingern verspeiste man ihn mit den Fingern. Und unter Kunigunde heilte man damit so manche Wunde. Mangels Tinte wurde der Kochkäse dann aber auch zur Buchmalerei in Echternach verwendet, und das ist auch die Erklärung dafür, weshalb manche Seiten im Codex Aureus Epternacensis noch heute schwer aufzubekommen sind. Auch die Klöppelkrieger bedienten sich des Kochkäses als Munition gegen die Truppen der Französischen Revolution. Johann der Blinde wurde mit Kochkäse einbalsamiert.

Im Jahr 698 schenkte die Trierer Äbtissin Irmina, die aus dem fränkischen Hochadel stammte, dem angelsächsischen Missionar Willibrord eine mit Dia-

manten besetzte Schnupftabakdose, in der dieser stets etwas Kochkäse mit sich führte. Denn damals wurde der Kochkäse bekanntlich noch geschneift.

Vor einer weiteren Ausstellungsvitrine erfährt die Familie Zimmer-Kummer Interessantes über mehrere mesolithische Fundstellen. Zum Beispiel, daß der Kochkäse bereits im Mittelsteinzeitalter eine große Rolle in der Nahrungskette unserer Vorfahren spielte. Untersuchungen des Naturhistorischen Museums und Ausgrabungen, bei denen Körperbestattungen entdeckt worden waren, machen deutlich, daß kleinere Gefäße mit Kochkäse als Grabbeigaben beliebt waren. So befanden sich neben dem Thorax eines in Kleinelcheroth entdeckten Skeletts nicht nur zwei Rippen vom Auerochs sowie ein kleiner Feuerstein, sondern auch mehrere Packungen ungekochten Kochkäses. Anhand der naturwissenschaftlichen Radiokarbon-Methode (C-14) allerdings konnte festgestellt werden, daß das Frischhaltedatum überschritten war, so daß der Kochkäse heute leider nicht mehr genießbar ist.

Schließlich wurden in einem treverischen Adelsgrab bei Clemency, das noch vor der Unterzeichnung des Londoner Vertrags zu den großluxemburgischen Kolonien zählte, neben sieben Amphoren mit 150 Liter Bouneschlupp 25 einheimische Gefäße gefunden, die vermutlich in

den Töpfereien des keltischen Oppidiums auf dem Titelberg hergestellt worden waren, und in denen sich ebenfalls mehr als wahrscheinlich Kochkäse befand, der dem Verstorbenen von seinen Hinterbliebenen zur Stärkung bei seiner Reise ins Jenseits mit auf den Weg gegeben worden war. Während der Zeremonie der Grablegung waren ein Metzger, ein Koch und vier Ferkel lebendig beerdigt worden, wobei dem Metzger die Schlachtung der Ferkel und dem Koch die Zubereitung eines Festessens im Jenseits oblagen. Es wird vermutet, daß sich die Ferkel noch vor ihrem Tod über den Kochkäse her machten, der sich in den Gefäßen des Titelbergs befunden haben soll. Die verschiedenen Kochkäse-Sorten im Wandel der Zeiten sind ebenfalls in Vitrinen ausgestellt und veranschaulichen, daß der Kochkäse im nationalen Denken seit der Zeit des Grafen Siegfried und der Gründung Luxemburgs im Jahre 963 verstärkt an Bedeutung gewann. Man erkannte dies bereits sehr früh, und so darf es nicht wunder nehmen, wenn alljährlich überall im Lande Kochkäse-Segnungen stattfinden. Daß der Kochkäse seinen Einzug in die Sprache der Luxemburger gehalten hat, versteht sich von selbst. So werden die Beamten der Zone bleue nur deshalb im Volksmund als *Pächerten* bezeichnet, weil sie zur Zeit der Postkutschen Kochkäse als Klebstoff benutzten, um ihre Strafzettel an die falschparkenden Gefährte zu heften.

Auch heute, im Zeitalter der modernen Kommunikationsmittel und der elektronischen Medien, bewahrt sich die hervorragende Stellung des Kochkäses in der Gesellschaft. Nicht umsonst heißt es beispielsweise über den Astra-Satelliten im Volksmund, er diene hauptsächlich dazu, Fernsehprogramme auszustrahlen, die der reinste Käse sind.

Bei der Besichtigung der Ausstellung kommt es zu einer wilden Verfolgungsjagd auf das Meerschweinchen Emil, das sich vor einem patrouillierenden Wachsoldaten im Battle-Dress in Sicherheit bringen muß. Derweil Batty Zimmer-Kummer, seine Frau Marguerite, seine Kinder Steve und Iris sowie Großmutter Amelie Kummer-Keller auf der Terrasse des imitierten Knuedler eine Erfrischung und ein Kochkäsebrot zu sich nehmen, bringt sich das Meerschweinchen Emil in einer Ausstellungsvitrine in Sicherheit. Die Besucher



halten Emil für ein Ausstellungsstück, und ein Lehrer erklärt einer Schülergruppe, bei dem in einer Ecke reglos und ängstlich zusammengekauerten Meerschweinchen handle es sich um die Nachbildung einer Kochkäse fressenden Mammut-Maus aus dem Jahre 45 vor Christus.

Emil klettert in eines der zahlreichen Gefäße, in denen sich die verschiedenen Kochkäse-Sorten befinden. Der Soldat im Kampfanzug schießt wie wild in die Ausstellungsvitrinen, so daß die Töpfe zerbersten und der Kochkäse sich durch die Ausstellungsräume ergießt. Auch die Behälter mit der ausgestellten Bouneschlupp laufen aus. Großmutter Amelie, die Kinder und eine Reihe aufgeregter Hostessen eilen herbei. Die Großmutter setzt zuerst den Soldaten mittels ihrer Handtasche und ihres Regenschirmes außer Gefecht und rettet dem Meer-schweinchen Emil das Leben. Die Besucher stehen allesamt bis zu den Knöcheln im Kochkäse.

Batty watet wutschnaubend dem Ausgang zu und droht einer hilflos dastehenden Hostesse, er werde sich höhererorts beschwerten und die Armee wegen Tierquälerei verklagen. Jetzt kommen auch Großmutter Amelie, die das völlig verklebte Meerschweinchen in Händen hält, sowie Marguerite und die Kinder Steve und Iris herbei, um die Ausstellung zu verlassen. Durchtrieben wie er ist, schmiert Steve seiner laut schreienden kleinen Schwester Iris eine gehörige Portion fetthaltigen Kochkäse ins Haar. Batty packt sich den Dreikäsehoch und klebt ihm eine.





Nouveau Théâtre:

Ad multos annos



*Lors de la soirée d'ouverture,
de gauche à droite:
Le directeur Ferdy Reiff et
l'architecte Josy Kons
avec leurs épouses.*

*Le groupe de travail chargé de l'organisation du chantier au début des travaux, de
gauche à droite: Josy Kons, Henri Beck, Alain Bourbonnais et Eugène Schmit*

La ville de Luxembourg ne pourrait jouer un rôle aussi important dans la vie culturelle de notre pays sans le Nouveau Théâtre qui a été sa contribution la plus importante à la commémoration du Millénaire de 1963.

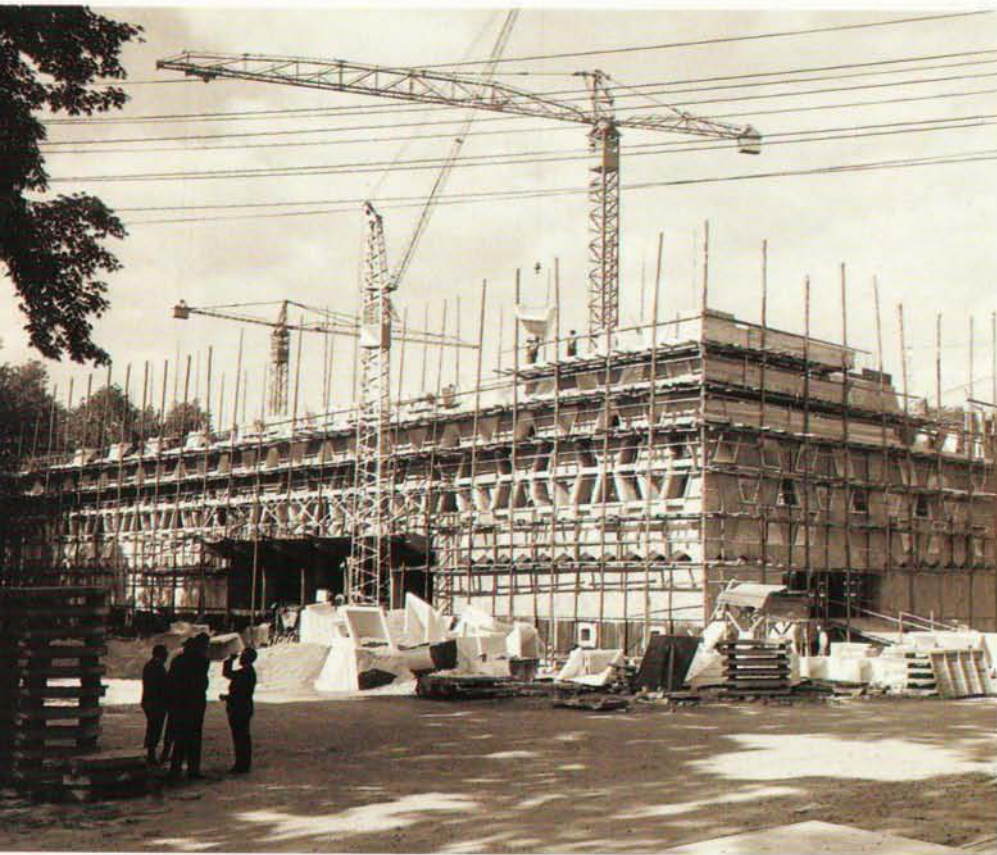
A cause de son architecture originale qui est bien de notre temps et de son implantation parfaitement réussie, le théâtre est devenu un des plus beaux bâtiments de la ville. Ses habitants l'ont adopté, ils en ont fait „leur théâtre” et ne pourraient plus imaginer leur ville sans lui.

C'est donc à bon droit que le 25^e anniversaire de l'inauguration a été célébré avec solennité.

Ceux qui comme moi ont participé directement à la réalisation du théâtre ont vu dans ces cérémonies un rappel des fêtes grandioses de l'inauguration, dont ils se souviennent avec une fierté légitime. N'avaient-ils en effet pas réussi à assurer l'achèvement du bâtiment dans les délais prévus et cela en dépit des difficultés inattendues auxquelles avait donné lieu le départ précipité de l'architecte désigné, M. Alain Bourbonnais, lauréat d'un concours international? Il avait abandonné le chantier, les travaux de construction battant leur plein, au début de novembre 1962, fermant son agence à Luxembourg et emportant bonne partie des projets de construction.

Il ne s'agit pas ici d'approfondir ces problèmes et encore moins de vouloir fixer les responsabilités engagées. Encore est-il que le chantier de





construction parcourait une phase extrêmement difficile, la continuation des travaux risquant d'être compromise.

Dans ce contexte, je m'en voudrais de ne pas rappeler les mérites exceptionnels de l'architecte de la ville d'alors, M. Eugène Schmit et ceux de son adjoint M. Joseph Kons qui avait été engagé en mars 1962 pour l'assister sur ce chantier important.

Ce fut M. Kons qui prit la relève de l'architecte désigné et qui assurait l'achèvement de l'ouvrage, lui donnant cette présentation remarquable que nous connaissons.

Ensemble avec M. Schmit et sous l'ascendant de l'échevin du ressort, M. Georges Reuter, il est parvenu à mener à bien la tâche qui lui avait été confiée. Il a bien mérité du théâtre de la ville. Ayant pris la succession de son prédécesseur le 23 mars 1970, il est décédé le 21 juin 1979, âgé seulement de 52 ans.

Henri Beck

Abschied von der Frau am Klavier Dancy †

Ob Edith Piaf, Zarah Leander oder *Lili Marleen*, *d'Meedche vu Götzen* oder *De Kanonéier*, Dancy, die stadt- und ländbekannte Pianistin mit der rauchigen Stimme, ließ sich nie lange bitten: Sie spielte und sang, was die Leute hören wollten, oft bis in die frühen Morgenstunden.

Eigentlich hieß sie Hortense Haas, wurde 1904 auf Limpertsberg geboren und besuchte bereits als 12jährige das Luxemburger Musikonservatorium, wo Fernand Mertens ihr überdurchschnittliches Talent entdeckte und sie ermutigte, in Brüssel weiterzustudieren. Dort wurde sie Meisterschülerin beim damals sehr bekannten Professor Bosquet und sang alsbald die *Carmen* im *Théâtre La Monnaie*, gab Bach- und Chopin-Konzerte, verblüffte mit Liszt- und Beethoven-Sonaten oder trug mit ihrer schönen Sopran-Stimme Schubert-Lieder vor.

In den dreißiger Jahren und bis zum Ausbruch des zweiten Weltkrieges lebte sie in Paris, lernte die Piaf, Luis Mariano und Maurice Chevalier kennen, mit denen sie auch zusammen auftrat. Mit Pablo Casals ging sie auf Europatournee, und in ihren letzten Pariser Jahren spielte sie im *Studio*



Etoile. Der Krieg unterbrach ihre Auslandskarriere, und persönliche Schicksalsschläge – ein Augenleiden, eine Stimmbandentzündung (die aus dem Sopran einen Bariton à la Zarah Leander machte), der tragische Unfalltod des Vaters – waren die Ursache dafür, daß sie ab Mitte der fünfziger Jahre hierzulande regelmäßig in Bistros und Szenekneipen für Stimmung sorgte: zuerst bei *Blom's Marre-*

chen in der Allée Scheffer, bei Tony Tintinger im Escher *Pourquoi Pas*, in der Limpertsberger *Taverne Henri VII*, aber vor allem und am längsten im *Café des Artistes* in Stadtgrund, dem sie die Treue hielt, bis Alter und Krankheit – eine fast vollständige Erblindung – ihren endgültigen Tribut forderten.

Dancy starb am vergangenen 27. Mai, in ihrem 86. Lebensjahr. r.cl.



„Jupiter” - Bronze - hauteur 61,5 cm, Musée du Louvre

VILLA VAUBAN Rétrospective des expositions „Les Dieux de la Gaule Romaine”

Organisée par la ville de Luxembourg en collaboration avec l'Union Latine, un organisme international à but scientifique, linguistique et culturel qui regroupe des Etats de culture latine, l'exposition qui avait lieu à la Villa Vauban du 15 avril au 5 juin dernier était exceptionnelle à maints égards.

Tout d'abord par son caractère inédit, le sujet des „Dieux de la Gaule Romaine” n'ayant en effet jamais été traité dans aucune autre exposition. Ensuite par la rigueur scientifique avec laquelle les cent pièces très représentatives, statuettes, bas-reliefs, autels et stèles en bronze, terre cuite et pierre provenant de vingt musées différents, avaient été sélectionnées et commentées dans le catalogue richement illustré. Enfin par sa variété, celle des innombrables divinités formant le panthéon gallo-romain, celle des différents niveaux d'interprétation, des dieux

romains par les Gaulois et des dieux celtiques par les Romains, celle surtout de l'approche iconographique et stylistique.

Parmi les plus belles pièces dont certaines étaient d'une facture tout à fait classique, signalons la présence exceptionnelle d'un Jupiter et d'une Minerve, découverts à Dalheim au Grand-Duché en 1863 et vendus ensuite au Musée du Louvre qui les compte parmi les chefs d'oeuvres de son département des Antiquités grecques étrusques et romaines.

Aussi, l'importance de l'événement se reflétait-elle dans les réactions des visiteurs, le succès des visites guidées, celles du professeur Charles-Maria Ternes surtout, et dans les nombreux commentaires encourageants de la presse écrite, télévisée et radiodiffusée, nationale et internationale.

Danièle Wagener

Cette année, les trésors du Musée Jean-Pierre Pescatore, comprenant des tableaux de maîtres hollandais, flamands, belges et français des 17^e, 18^e et 19^e siècles, peuvent être visités par le public du mercredi 28 juin au lundi 25 octobre prochain.

Nouvelle acquisition pour le Musée Jean-Pierre Pescatore

Après avoir acquis en 1987 la „Route avec charretier près d'un moulin” de Jan Brueghel le Jeune (1601-1678), les responsables politiques de la ville de Luxembourg viennent de réaffirmer leur intention d'enrichir les collections du musée Jean-Pierre Pescatore en achetant d'un collectionneur privé une très grande toile d'un autre membre de la fameuse dynastie de peintres flamands: Pieter Brueghel le Jeune (1564-1638).

Tout en s'inspirant d'un tableau de Pieter Brueghel le Vieux, son père, l'artiste fait preuve, selon l'expert incontesté de son œuvre, Madame Hélène Mund de Bruxelles, d'une „parfaite autorité de création”. Le tableau qui s'intitule „La Conversion de Saint Paul” révèle en effet une grande maîtrise „tant dans l'élaboration de la composition que dans la technique d'exécution.” Aussi se distingue-t-il par son „chromatisme particulièrement dense et riche de variété”.



Pieter Brueghel le Jeune - „La conversion de Saint-Paul” - Huile sur toile, 110 x 158 cm

Trésors du Musée Pescatore

En cette année historique où nous célébrons le 150^e anniversaire de notre indépendance tournons-nous également vers un autre chapitre de notre histoire pour nous attarder au temps de Louis XIV. Le Luxembourg se trouvait à l'époque toujours sous domination espagnole, mais venait de subir la première mutilation de son territoire national suite au traité des Pyrénées qui livrait ainsi à la France toutes les voies d'accès pour envahir notre pays,

gouverné alors par Charles II, le dernier de la branche espagnole des Habsbourg, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, qui exerça la régence lors de la minorité de son fils. Louis XIV voulait à tout prix s'emparer de la Forteresse de Luxembourg. Après un long siège celle-ci capitula en 1684. Certains épisodes du siège de Luxembourg ont été fixés par le peintre van der Meulen qui accompagna le roi à Luxembourg.

Frans Adam van der Meulen

(Baptisé à Bruxelles le 11 janvier 1632 - décédé à Paris le 15 septembre 1690)



Don Juan d'Autriche

Van der Meulen est un peintre flamand. Il a reçu sa formation à Bruxelles auprès du peintre de batailles Pieter Snayers. Sur recommandation de Le Brun, Colbert l'attache au service de Louis XIV. Il devient le peintre des batailles royales et le peintre ordinaire du Roi. Il suit son royal commanditaire dans toutes les campagnes et représente fidèlement toute l'histoire militaire du règne de Louis XIV. Il enregistre partout sur son passage des escarmouches, des sièges, des campements, dresse des plans de ville, devenus pour nous de bien précieux documents d'époque, mais peint aussi des vues de châteaux, des scènes de chasse et de voyage, ou encore fait les portraits officiels des princes et des personnalités.

En principe on peut constater chez lui un solide équilibre de la composition et une grande vivacité de l'exécution.

Le Musée Pescatore possède de lui un plan de la ville de Luxembourg ainsi qu'un tableau représentant Don Juan d'Autriche. Cette œuvre a appartenu à Charles L. Eastlake de Bayswater (GB) et a été acquise par la Ville de Luxembourg lors de la vente Félix Schroeder à Luxembourg en 1959.

Qui est ce Don Juan d'Autriche qui a si fière allure sur son cheval qui se cabre et qui occupe toute la diagonale allant de la gauche vers la droite sur cette huile sur bois? L'écharpe de son costume riche de tous les détails flotte au vent et le personnage très satisfait de lui-même se dresse devant un

ciel aux nuages menaçants.

Prince et général espagnol Don Juan d'Autriche (Madrid 1629-1679) est le fils du roi d'Espagne Philippe IV et d'une actrice nommée Mara Calderonna. Doué par de brillantes facultés intellectuelles il fut appelé en 1647 à prendre le commandement en chef de l'armée espagnole en Italie pour réprimer la révolte de Masaniello à Naples.

Durant la minorité de son demi-frère Charles II, un enfant chétif et plus tard incapable de procréer – ce qui ouvrira la succession d'Espagne et posera la question du Luxembourg – il intrigua contre la reine-mère, Marie-Anne d'Autriche, souleva l'Aragon et la Catalogne et obligea la régente à renvoyer son favori. Après de nombreuses intrigues il obtint l'exil de la reine-mère. Lui-même est très populaire. Charles II le rappelle près de lui et le nomma ministre. Mais il ne tarda pas à décevoir les espoirs mis en lui.

Georgette Bisdorff

